
Le jouet mécanique

Le jouet mécanique

Adrien est comme un jouet mécanique dont la clé aurait été cassée. Pas sur un geste de colère, fruit d'un caprice d'enfant qui s'emporte et brise ce qui lui est le plus cher. Non, par accident. Par bêtise, aussi. Par cette foutue manie qu'ont les gens de ne pas prendre l'autre en considération.

La plupart du temps, Adrien regarde un point fixe, devant lui, la tête légèrement inclinée sur la gauche. Un filet de bave s'écoule en permanence de la commissure de ses lèvres. La dernière fois que je l'ai entendu rire, comme rient les enfants de son âge, c'était le matin du jour où les aiguilles de sa montre se sont figées pour toujours, mécanisme, ressort et tambour de barillet éparpillés sur la chaussée. Comme les os brisés de son corps d'enfant. C'était peu avant son dixième anniversaire. Nous roulions vers son école. Il était fier de l'autorisation exceptionnelle que je lui avais accordée de prendre place à l'avant. C'était un lundi. Il ne restait qu'une semaine de classe avant les grandes vacances. Déjà, se profilaient les interminables parties de badminton avec ses cousins, les plongeurs dans la piscine chez son oncle, et ce voyage dont toute la famille rêvait depuis des mois. Il avait hâte que cette semaine soit derrière lui. Aujourd'hui, je donnerais tout ce que j'ai pour qu'elle soit devant nous, différente de ce qu'elle fut.

Un soleil orange pointait au-dessus de la cime du Mont Verdun, teintant délicatement les pourtours cotonneux des quelques cirrus floccus oubliés là par le vent. L'air chaud annonçait une nouvelle journée caniculaire. Deux minutes plus tard, c'est un hiver sans fin qui s'ouvrit devant nous.

Adrien, nous ne savons jamais s'il a froid ou s'il a chaud. Nous ne savons jamais à quoi il pense, ni même s'il pense. Ou plutôt, nous ignorons comment il pense. Comment s'appelle ce

qui constitue son activité cérébrale. Nous nous disons souvent qu'il est malheureux comme une pierre, mais au fond, qu'en savons-nous ? Ses yeux ne croisent que très rarement notre regard posé sur lui. Chaque son qui sort de sa bouche est douloureux, à émettre comme à entendre. Ils nous déchirent comme ils déchirent le silence qui bien souvent règne dans la maison entre deux éructations convulsives. Dire, qu'avant l'accident, nous nous surprenions, ma femme et moi, à souhaiter que se tarisse le flot de paroles qu'il déversait à table ou en voiture.

Ce matin-là, un type, à la radio, égrainait le chapelet des mauvaises nouvelles quotidiennes. Évoquant d'un ton égal la délocalisation imminente d'une usine de textile, les déboires de quelque footballeur en mal de reconnaissance pécuniaire, les prévisions alarmistes de Bison Futé, sans oublier les perspectives barométriques enthousiasmantes des prochains jours.

Adrien avait posé son cartable sur la banquette arrière, gardant sur ses genoux la casquette que ma femme, mère attentionnée, lui avait demandé de prendre pour se protéger du soleil. Elle ne le protégerait de rien. Je ne ferais pas mieux. Il avait glissé sa clé de la maison dans le rangement de la porte passager. Après sa journée d'école, il allait rentrer par le bus et aurait certainement une dizaine de minutes d'avance sur sa maman. Il fallait qu'il puisse rentrer et prendre son goûter.

C'est cette clé qui ne le quitte plus. Nuit et jour. Captive des doigts tétanisés de sa main gauche, comme il restera captif d'un corps tordu, rabougri, que refuse de commander un cerveau à jamais recroquevillé dans sa coquille cabossée. Cette clé dont il avait fait le symbole de la confiance que nous placions en lui. C'est pour ne pas être pris en faute par son père, ce con perfectionniste, qu'il a voulu traverser pour la reprendre lorsqu'il s'aperçut de son oubli. Et s'il l'avait oubliée pour de bon, quelle importance cela aurait eu ? Dix petites minutes d'attente devant la maison, sans doute un peu d'angoisse à la perspective de se faire remonter les bretelles. Et alors ? Rien qui n'aurait été oublié au premier éclat de rire.

Il s'en est emparé le jour qui a suivi son retour à la maison, sept mois après l'accident, pour ne plus jamais la lâcher. Elle était posée sur la desserte en acajou dans le hall, près de la porte d'entrée. Ma femme l'avait sortie, quelques jours auparavant, du tiroir dans lequel nous l'avions rangée pour la soustraire à nos yeux le soir où nous avions laissé notre enfant, ou

plutôt le pantin disloqué qu'il était devenu, au service de neuro-traumatologie. Notre intention était de la faire disparaître, comme si ce bout de métal pouvait, davantage qu'Adrien lui-même, nous empêcher d'oublier que l'impensable était arrivé. Les jours suivants étaient passés sans que l'un de nous deux ne se décide à la jeter. Elle était restée là où Adrien allait la trouver.

Avant de descendre de voiture, il m'a fait un grand sourire et a posé une bise furtive et délicate sur ma joue :

— Salut p'pa ! À c'soir !

— Salut mon grand ! Bonne journée !

À postériori, c'est parfois très con ou odieusement mensonger une formule toute faite. Il ne restait plus qu'une trentaine de secondes avant que le couperet ne tombe. Aucune faute ne justifiait la sentence qui allait le frapper. Le bourreau n'avait aucune légitimité, pris au hasard dans les rangs bien garnis des inconscients ordinaires. Trente petites secondes. D'un bonheur vécu sans y penser, sans réaliser l'urgence d'en savourer chaque instant, au cauchemar sans fin d'un prodigieux gâchis. Le sourire d'Adrien est devenu une torture, un rictus indéchiffrable. Il n'embrasse plus, il bave.

La fille de l'autre est devenue une belle jeune femme. Elle respire la santé. Cela m'a longtemps été insupportable. Plus maintenant. Elle est étudiante, dix-neuf ou vingt ans. Je l'aperçois souvent dans les allées réfrigérées du supermarché. Elle y travaille durant l'été depuis trois ans. Elle me reconnaît, forcément, mais fait son possible pour ne pas me croiser. Elle a tort, je ne lui veux aucun mal. À quoi bon ? Un malheur n'en annule jamais un autre. Un jour j'irai lui parler. Je lui dirai qu'il y a déjà trop de vies qui ont basculé dans le vide ce jour-là pour qu'elle ne tente pas d'oublier et de vivre sans le poids d'une inutile culpabilité. Je lui dirai qu'elle est belle, jeune et que c'est bien comme ça. J'espère qu'elle comprendra.

Adrien, du moins, l'Adrien d'avant, il adorait venir au supermarché. De préférence avec ma femme. Plus facile de déroger à la liste de courses. Je crois qu'il pourrait me demander n'importe quoi aujourd'hui, s'il était capable de désirer quelque chose. J'aimerais tant être à la place de tous ces parents qui s'angoissent en pensant au discours qu'ils tiendront quand leur gamin prendra sa première cuite, ou à tous les pièges que ne manquera pas de leur tendre l'adolescence de leur progéniture et les conflits permanents qu'elle promet. Je ne

m'engueulerai jamais avec mon fils. Pas plus qu'il ne se saoulera. Je n'aurai jamais à me demander comment le persuader d'être plus raisonnable que je l'ai été en mon temps.

La casquette vissée sur la tête, le voilà qui traverse, prenant soin de regarder à droite et à gauche, pour ne pas risquer une remarque de ma part. Je le vois s'avancer vers le portail d'entrée de l'école. Il est beau mon fils. Pour quelques secondes encore. Il se retourne pour me saluer. Je suis sur le point de redémarrer lorsqu'il porte la main à sa bouche, écarquillant les yeux. Il vient de réaliser son oubli. Trop tard... trop tôt. Il voit ma voiture démarrer, je suis déjà tourné vers ma journée de travail. Il s'engage en courant sur le passage piéton. Et puis...

Nous avions prévu ce voyage depuis des mois. Tout était calé, nous comptions les semaines, puis les jours, qui nous séparaient du départ. Sept heures de vol et la grosse pomme allait nous exploser en pleine tronche ! Deux semaines à se frotter les yeux en se pinçant pour y croire et toute une vie pour s'en souvenir. Un bout d'éternité à partager. Un truc rien qu'à nous.

Je n'ai pas vu grand-chose, en fin de compte. J'ai entendu un bruit sourd, mat, presque insignifiant, puis un crissement de pneus, et des cris. Plein de cris, déclenchés en un dixième de seconde, qui m'ont fait réaliser que c'était arrivé.

Je l'avais repéré ce type. Il venait souvent déposer sa fille devant le collège situé en face de l'école d'Adrien. Toujours affairé. Le regard naviguant entre l'écran de son téléphone portable et le pare-brise. Il ne prenait jamais le temps de se garer, mettait ses warnings et repartait sitôt la gamine descendue de voiture. Un gars important. Un gars qui vous colle au cul quand vous n'allez pas assez vite sur la route, puis finit par vous doubler. Un gars important. Plus important qu'Adrien. Plus important que le bonheur d'une famille. Plus important que les rêves les plus fous que font les parents pour leur enfant. Plus important que la culpabilité d'une fille, dont le père porta davantage d'intérêt au SMS d'un de ses clients qu'à la vie d'un gamin. Un gars vraiment important.

J'ai d'abord vu la casquette. Elle avait roulé jusqu'au caniveau du trottoir d'en face. Ensuite, les images et les sons se sont heurtés dans ma tête. Des cris stridents, des hurlements, des gens qui courent, d'autres qui restent figés, le visage du gars prostré au volant de sa voiture, et puis un tee-shirt gris et un short vert, comme ceux que portait mon fils. Mais ce

n'était pas lui. Cela ne pouvait pas être lui, ce corps inerte, ce visage couvert de sang, ses yeux vides d'expression. Adrien, il est beau, il est plein de vie, ça ne peut pas être lui. Cela ne peut pas lui être arrivé !

Ma femme est partie de bonne heure ce matin. Adrien est réveillé depuis cinq minutes. Je l'entends qui perd patience. J'entre dans sa chambre pour le lever. Je m'approche du lit, essuie sa joue et la décolle du drap. Délicatement, je le prends dans mes bras. La clé est, comme toujours, au creux de sa main. Cela fait longtemps que nous ne tentons plus de la lui faire lâcher. Les crises que cela déclenchait nous anéantissaient. Cela n'en vaut pas la peine. Je pose un baiser sur sa joue. Je n'y étais plus arrivé depuis des mois. En le soulevant, j'approche ma bouche de son oreille et chuchote. Je voulais qu'il soit le premier à savoir. Alors, je lui dis. Je lui dis que c'est une petite sœur qu'il va avoir dans quelques mois. Je l'assois dans son fauteuil, je le redresse, et le regarde. Il est beau mon fils.